Document generated on 10/12/2024 2:35 a.m.

Laval théologique et philosophique

Prophétisme, prophètes et faux prophètes ou les limites d'un genre littéraire

Évode Beaucamp

Volume 26, Number 2, 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1020170ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1020170ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Beaucamp, É. (1970). Prophétisme, prophètes et faux prophètes ou les limites d'un genre littéraire. *Laval théologique et philosophique*, *26*(2), 187–196. https://doi.org/10.7202/1020170ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PROPHÉTISME, PROPHÈTES ET FAUX PROPHÈTES OU LES LIMITES D'UN GENRE LITTÉRAIRE*

Évode BEAUCAMP

L'Église post-conciliaire se voit lancée dans une opération « prophétisme », dont il est sans doute trop tôt pour tirer un bilan même provisoire. L'appui donné au mouvement par des théologiens chevronnés n'empêche point les exégètes d'éprouver un certain malaise. Le mot désigne un phénomène historique, limité dans le temps et dans l'espace — le prophétisme d'Israël, — et susceptible de bien des interprétations, dont on semble ne retenir que celle donnée au siècle dernier par l'exégèse libérale allemande.

L'image romantique du prophète contestataire et moraliste, anticultuel et anti-institutionnel, « troubleur » systématique de la bonne conscience d'Israël, est pourtant en train de passer de mode. Il apparaît de plus en plus que les prophètes appartiennent bel et bien, sinon à une institution, du moins à une tradition. Ils sont les porte-parole du Dieu de l'Alliance, et leur opposition au régime établi est à placer, moins sous le signe de la nouveauté, que sous celui de la fidélité.

Les exégètes du Nouveau Testament, sur ce sujet, ne sont guère moins embarrassés que ceux de l'Ancien. Les prophètes y sont en effet essentiellement considérés comme des simples annonciateurs du Règne de Dieu. Jean Baptiste passera pour le plus grand et le dernier d'entre eux, cependant que l'attente messianique du Prophète par excellence se trouvera comblée par la venue du Christ lui-même.

Il existe certes, dans l'Église primitive, des personnages que les Actes des Apôtres et les épîtres pauliniennes appellent « prophètes ». La fonction de ces

* Ces réflexions me sont inspirées par la lecture du livre de Louis Evely « La prière d'un homme moderne », Éd. du Seuil, Paris, 1969. Toutes les citations de l'article sont tirées du livre.

derniers dans la communauté chrétienne reste toutefois fort mal définie ; elle ne possède en tout cas aucun lien avec le grand mouvement prophétique d'Israël.

Il y a plus inquiétant. Le mot prophète — *nabi* en hébreu — désigne, dans la Bible, autant les faux-prophètes, que ceux dont la Tradition a authentifié le message. L'Évangile, quant à lui, n'encourage personne à courir après les prophètes, il invite même positivement les fidèles à se méfier des « faux-prophètes », dont la prolifération doit hâter l'apostasie finale.

Une littérature de type « prophétique » a donc fort peu de chance de retenir l'attention des biblistes. Il faudra, pour troubler le calme olympien de leur tour d'ivoire, que quelque bolide passe le mur du son. C'est un choc violent, après quinze ans passés à étudier la prière d'Israël on reçoit, quand on lit une phrase telle que celle-ci : « À quand une épuration des Psaumes ? N'est-ce pas un malheur pour l'Église de prier une révélation en retard . . . ? Deux mille ans de stérilité ! » (p. 17). Une telle littérature obéit à un genre littéraire déterminé, point n'est question de le nier. Il y a cependant des limites qu'on ne franchirait qu'imprudemment, limites d'« hygiène publique » qu'une revue universitaire peut avoir mission de rappeler.

L'usage du paradoxe

Un exégète serait évidemment mal venu de refuser à un prophète du XXe siècle le droit de s'exprimer de manière paradoxale.

Nous n'en voudrons donc pas trop à Louis Evely d'écrire :

> Le Christ n'est né une fois que parce qu'Il naît toujours (p. 77).
> Rien ne désapprend autant de prier que de « réciter des prières » (p. 120).

Mais un titre de film, fût-il aussi prestigieux que « Dieu a besoin des hommes », n'est pas une parole d'Évangile ; le paradoxe ne doit donc jamais devenir un dogme. Des formules susceptibles d'un sens acceptable, deviennent des monstruosités quand on en fait la thèse d'un ouvrage, comme c'est le cas pour les propositions qui suivent :

> Nous n'appelons Dieu que parce qu'Il nous appelle . . . nous ne le prions que parce qu'Il nous prie (p. 9).
> PRIER, C'EST EXAUCER DIEU QUI NOUS PRIE (p. 10).
> C'est Dieu qui prie les hommes et qui n'en est pas exaucé (p. 18).

La rigueur logique

On ne peut certes pas exiger du prophète une logique par trop rigoureuse. Mais il ne faudrait peut-être pas non plus sous-estimer la subtilité d'esprit du lecteur. Celui-ci, dans une phrase telle que : « Invinciblement nous imaginons

un Dieu à notre image : majestueux, trônant, redoutable, malveillant » (p. 37), ne manquera pas de remarquer qu'il n'est lui-même ni « trônant », ni « redoutable », et qu'on peut être « majestueux » sans être « malveillant ».

Il paraît vain, par ailleurs, de prétendre enfermer les gens dans des alternatives dont les deux termes ne s'opposent d'aucune manière : « Que pensez-vous que Dieu désire : des adorateurs ou des collaborateurs ? » (p. 107). Plutôt que d'avoir à choisir entre une certaine caricature du Pater (p. 121) et la nouvelle version qu'en présente Louis Evely, un chrétien, fort heureusement, gardera toujours le droit de continuer à réciter l'oraison dominicale, telle que reçue des lèvres du Christ et commentée vingt siècles durant par l'Église.

L'art des distinguos n'est guère prisé par le prophète, fût-il docteur en philosophie thomiste. On ne saurait pour autant l'excuser de vouloir ébranler les bases de la métaphysique avec de simples sophismes grossiers.

De toutes les thèses de notre théodicée classique, celle de la toute-puissance divine se trouve ici la plus malmenée : « L'idole à abattre est celle de la Toute-Puissance » (p. 89). Et voici le genre d'arguments apportés :

> En professant l'omnipotence de Dieu, vous niez la création, vous niez la liberté, vous faites de la Passion une pieuse comédie et surtout vous réintroduisez Jupiter sous le couvert de Jésus-Christ. Et, s'Il peut l'empêcher, Dieu est responsable de tout le mal du monde (p. 89).
> Si Dieu fait le bien, Il est responsable du mal. S'Il vous protège et vous épargne, c'est qu'Il sacrifie votre voisin (p. 92).

L'auteur n'arrive pas, en particulier, à concilier sa conception de l'amour avec l'idée de la puissance :

> Dieu aurait pu être tout-puissant s'Il n'avait pas été l'amour (p. 90).
> Dieu est pauvre, Dieu est faible, Dieu est souffrant puisqu'Il n'est qu'amour (p. 88).
> Vous êtes dans un régime de grâce, et non de puissance... Dieu est un mendiant, un solliciteur (p. 136).

Si Dieu, au lieu d'être conçu comme un rival, redevenait simplement le Dieu de la Bible, l'Allié d'Israël, ni sa puissance ni sa richesse ne l'empêcheraient de m'aimer, elles deviendraient tout naturellement pour moi la source de ma puissance et de ma propre richesse.

Je pensais quant à moi jusqu'alors, candidement, qu'un geste d'amour devait être un geste libre et qu'il appelait réciprocité. Je ne vois pas sur quel argument peut se fonder l'opinion contraire, ni comment l'on peut affirmer que l'amour est essentiellement « dépendance » (p. 41), et qu'il est « affreux d'aimer l'amour » (p. 44). L'auteur, d'ailleurs, écrit lui-même plus loin :

> La dépendance engendre toujours irritation, angoisse, et agressivité. On ne s'aime bien que dans la liberté (p. 124).

Affirmations gratuites

Un prophète a le droit de n'être pas très au fait des données des sciences positives, ecclésiastiques ou non. On lui pardonnera mal, toutefois, de multiplier les affirmations gratuites. La démarcation, par exemple, que le livre entend établir entre l'esprit chrétien et la mentalité païenne, n'est apte à satisfaire ni l'historien des religions, ni celui du christianisme.

Le premier restera perplexe devant des affirmations de ce genre :

> La religion païenne est la religion de ce que nous faisons pour Dieu (p. 23).
> Les Grecs pensaient que Dieu n'aimait pas les hommes ; c'étaient les hommes qui aimaient Dieu (p. 24).

Quant au second, il sera fort surpris d'apprendre qu'il n'existe « pas de culte de Dieu dans le christianisme » (p. 45).

L'exégète, lui, était loin de se douter que « dans la mentalité sémite, la localisation du Père dans les cieux était le moyen de Le rapprocher de nous » (p. 125). On lui expliquera qu'on prétend « donner le bon exemple à Dieu », quand on ose lui dire : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons . . . » (p. 134), ou que le passage fameux sur le sabbat signifie que « Dieu est au service de l'homme, et non l'homme au service de Dieu » (p. 47). Voici ce que devient une parole célèbre du Seigneur : « Si l'homme s'élève, Dieu l'abaisse. Mais s'il s'abaisse, Dieu l'élèvera. Traduction vulgaire : Faisons l'âne pour avoir du son » (p. 123).

Normalement habitué à justifier ses prises de position par des références, le bibliste ne manquera pas de se demander où Louis Evely puise ses renseignements pour affirmer :

> Or les goûts du Christ sont évidents : Il ne demande pas de L'aimer Lui . . . (p. 30).
> Le Christ a tout centré sur le service de l'homme. Le vrai culte de Dieu est le respect de l'homme (p. 40).
> Mais pour le Christ, l'homme seul est sacré, et tout le reste est à son service (p. 41).

Le Nouveau Testament, apparemment, dit tout le contraire : « Si quelqu'un m'aime . . . » (Jn 14 23) — « Simon, . . . m'aimes-tu ? » (Jn 21 15). N'y entend-on pas parler assez souvent de la gloire de Dieu ? Peut-être que, pour guérir son obsession maladive d'une humiliation de Dieu, l'auteur aurait grand intérêt à méditer l'hymne de l'épître aux Philippiens :

> Il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame, de Jésus-Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père (Ph 2 8-11).

L'auteur, reconnaissons-le honnêtement, sait se rendre compte parfois que ses affirmations ne cadrent pas avec celles de l'Évangile. Il n'en paraît pas cependant particulièrement troublé. S'il admet que le Christ a fait des prières de demande, c'est pour ajouter : « Le Christ lui-même a commencé, comme nous tous, par demander ce qu'il ne fallait pas » (p. 22).

La thérapeutique du choc

La révélation du Christ, pour rester vivante, ne doit-elle pas provoquer « un choc de surprise » (p. 28) ?

> Comment serez-vous fidèle au Christ si vous ne suscitez pas le même scandale que Lui ? (p. 47).

Si les hommes de génie sont toujours quelque peu fous, tous les fous n'ont pas du génie. Si la fidélité au Christ crée obligatoirement du scandale, tous les scandales ne naissent pas de la fidélité au Christ.

Point n'est besoin en effet de beaucoup d'imagination pour faire choc ; il suffit simplement d'affirmer le contraire de ce qu'on avait prétendu jusqu'alors. Je ne sais si l'ancienne « conception » qui voulait que Dieu fût adoré, servi et aimé, était plus « commode » (p. 113) ; je ne m'en obstine pas moins à trouver « trop dure » (p. 41) une parole qui prétendrait l'infirmer . . . ô cœur lent à croire ! ! !

Il y aurait sans doute quelques ménagements à prendre pour proclamer « qu'il n'y a pas de ciel, pas d'autre monde, pas de vie future » (p. 127). Nous qui pensions, ingénument, que la pauvreté évangélique consistait essentiellement dans la dépendance de l'amour divin, il va falloir en rabattre : c'est Dieu qui dépend de nous.

Pendant vingt siècles — vingt siècles de stérilité, — on a attendu en vain le Règne de Dieu et, dans les nuits obscures, les mystiques ont fait pour rien l'expérience du silence de Dieu. Nous venons heureusement d'apprendre que Dieu n'est plus à « chercher » (p. 9), que le Règne de Dieu est arrivé (p. 129) et que « Dieu parle tout le temps » (p. 64), un éternel Bavard qui n'attend même pas qu'on lui réponde.

Ils nous ont ainsi tous induits en erreur, ces auteurs spirituels qui nous avaient enseigné à demeurer à la disposition de l'initiative divine ; rien ne dépend plus que de nous (p. 77), et c'est nous qui sommes « responsables des Transfigurations » (p. 79).

Pour violent que soit un tel choc, il ne suffit pas à ébranler ma foi à un « Dieu vivant », qui dialogue réellement avec moi, un Dieu capable de se refuser (contre p. 77), un Dieu qui me respecte assez pour ne me parler que quand je le cherche (contre p. 9). Le choc qui m'ébranle est celui de l'éternelle nouveauté de Dieu dans ma vie, non celui des misérables divagations d'un cerveau humain.

Notre prophète se prend d'ailleurs lui-même les pieds dans le filet de sa pseudo-logique. Il parle de l'unité des deux commandements, alors qu'il n'en reconnaît qu'un de valable, celui de l'amour du prochain. Il nous demande de passer notre vie à rendre grâces à un Dieu qui n'est jamais intervenu concrètement dans le drame de notre existence. Saint Paul était quand même plus logique dans les eucharisties de ses épîtres, où nous avons hâte d'aller respirer un air plus pur.

La démythisation

Toute expérience chrétienne se charge à la longue d'impuretés, et toute représentation du divin contient sa part d'idolâtrie. Le phénomène est depuis longtemps connu. Il y a donc toujours eu et il y aura toujours à « démythiser » ; aussi sommes-nous prêts nous aussi à entreprendre « la tâche urgente de déplumer les anges » (p. 71).

Mais « démythiser » ne signifie nullement réduire tout aux dimensions de notre médiocrité. La démythisation implique une profonde humilité d'esprit, elle procède d'un attachement sincère à la vérité, qu'on tente de dégager sous les revêtements toujours imparfaits de son expression. Or, ne retenir de l'Évangile que ce qui va dans le même sens — celui qui nous plaît — c'est le dénaturer. Toute vie suppose un équilibre de charges contraires, et c'est le propre des hérétiques que d'opposer l'Évangile à l'Évangile. Pascal ne nous a-t-il pas dit qu'il ne fallait jamais lâcher les deux bouts de la chaîne ?

Pour réciter le Pater comme l'a voulu le Christ, il y a certes à démythiser, mais c'est l'homme qu'il faut démythiser, non le Pater.

Qu'est-ce que cet « homme moderne », en effet, dont on nous rebat les oreilles ? Un homme qui, ayant découvert les causes secondes (p. 97), a enfin compris qu'il n'est pas le parasite de la Nature et le mendiant de Dieu (p. 131) — ce que les chrétiens savaient depuis longtemps. Quant au scientisme proprement dit, il a déjà une fort longue histoire.

Le mythe de l'homme tout court n'est, d'autre part, qu'un mythe de gens riches, destiné à masquer leurs vices et turpitudes, à leur faire oublier leur « univers concentrationnaire ». Le Christ n'avait point à nous découvrir cet homme-là : Kafka y suffit ; Il nous a appris la dignité de l'« Homme Nouveau », né de l'eau et de l'Esprit, « qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité » (Ep 4 24).

Le chrétien n'a pas à chercher à devenir un héros de cinéma susceptible de plaire aux mass-media, il doit tendre à la réalisation de cet homme libéré du péché, qui finalement pourra plaire à Dieu.

Arbitres de la vérité

Les prophètes se font volontiers arbitres de la vérité, face à une autorité qu'ils jugent oppressive. C'est que l'autorité est dépositaire d'un message et non

promotrice de conscience chrétienne. N'inversons pas les rôles cependant. Aucune conscience prophétique authentique n'est habilitée à proposer un autre message que celui dont l'autorité a le dépôt... même si un ange annonçait un autre évangile, qu'il soit anathème ! disait saint Paul (Ga 1 8).

Si je veux savoir ce que c'est qu'un chrétien, je dois donc le demander au Christ, à ses apôtres, à son Église, et non point aux prophètes. Je refuse à qui que ce soit, comme un intolérable abus de confiance, comme une agression contre mon propre charisme prophétique, le droit de m'obliger, par la seule puissance de ses cordes vocales, à être un chrétien selon ses goûts.

Être chrétien, nous dit-on, « c'est croire que notre vie a un sens » (p. 65). Mais ne peut-on donc croire que la vie a un sens sans être chrétien ? « Un chrétien est quelqu'un qui témoigne que Dieu lui a parlé » (p. 62). Ne serait-ce pas également le cas de Mahomet ?

Pour une aussi maigre moisson, l'auteur nous convie à renoncer à l'héritage d'un saint Augustin : « Est-elle chrétienne la pensée de saint Augustin qui a enchanté toute la piété de notre jeunesse : "Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in Te."... Quel père engendre des enfants pour lui ? » (Est-ce le sens de la préposition "ad" ?) (pp. 44-45), à l'héritage d'un saint Benoît (p. 45). Il nous faudrait surtout abandonner la prière « essentiellement païenne » du Canon (p. 24), sinon même toutes les prières que nous a léguées la liturgie, lesquelles n'ont pu heurter notre sens chrétien durant vingt siècles, du seul fait qu'elles étaient en latin (p. 15)... tout comme le *de sexto*.

Le rôle de la caricature

C'est en exagérant les traits, qu'on peut faire prendre conscience aux gens d'une réalité à corriger. La caricature, de ce fait, relève donc bien du genre littéraire de la prophétie.

Si toutefois on force la note, on obtient l'effet exactement contraire, car l'objet déformé tend à sortir des limites du réel. J'ai connu, pas plus qu'ailleurs cependant, bien des imbéciles dans le vénérable corps des curés-doyens, mais jamais au point d'en entendre un qui dise à son vicaire se précipitant pour ramasser le chapeau d'une dame : « Restons prêtres ! » (p. 31).

Vient un moment où la caricature trop poussée n'atteint plus personne. Voici quelques exemples :

> Jacques et Jean avaient voulu faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie. C'est une méthode invinciblement ecclésiastique (p. 31).
>
> Les évêques passent des journées entières à consacrer des briques (consécration des églises) (p. 50).
>
> Une petite fille de sept ans, à cet âge admirable où on réfléchit encore, où le rouleau compresseur de l'enseignement religieux n'a pas encore étouffé toute réaction, toute curiosité... (p. 60).

> Impossible d'entrer, malade ou accidenté, dans un hôpital, sans qu'une bonne Sœur ou un brave aumônier vous explique le sens providentiel de votre malheur (p. 94).

Le prophétisme manque alors son but ; au lieu d'inquiéter, il rassure, ce que Jérémie, Michée et autres, n'ont cessé de reprocher aux faux-prophètes. En méditant les « Écrits Spirituels » du Père de Montcheuil, chacun a froid dans le dos, car sa propre lâcheté se trouve impitoyablement démasquée. En parcourant le livre d'Evely, le lecteur rit sur le compte des autres, ou s'indigne à leur sujet. Il y a d'ailleurs une manière de prêcher sur les misères du Tiers-Monde, qui met en appétit pour le réveillon qui suit.

Le péché de l'Église, certes, est ici impitoyablement accusé. Mais l'Église, qui est-ce ?, pas le lecteur en tout cas. L'auteur reprend ici certains thèmes connus : hors de l'Église, point de péché ; il n'y a de chrétiens que ceux qui font profession de ne pas l'être (p. 131), thèmes dont nous nous garderons de discuter la légitimité. Faisons seulement remarquer qu'il n'existe pas de péché propre à Israël. Le péché que démasquent les vrais prophètes, c'est le péché des nations auquel se laisse entraîner le peuple élu. N'en serait-il pas de même pour l'Église ?

L'arbre et son fruit

L'amour de l'homme dont parle tout le livre, ne se prouve pas par des discours, mais par des actes : « On reconnaît l'arbre à ses fruits ».

Respecter l'autre, c'est en effet plus facile à prêcher qu'à pratiquer. Peut-on dire qu'on respecte ses frères, quand on passe son temps, par exemple, à en dénaturer grossièrement les intentions, au point d'écrire :

> Nous sommes parvenus à reconstituer un clergé aussi compact, aussi autoritaire et oppressif que celui qui L'a (le Christ) finalement exécuté ! (p. 40).
> Si quelqu'un mérite d'être fusillé dans la chrétienté, c'est bien celui qui a inventé que le Christ était « le plus beau des enfants des hommes » ! (p. 85).

Notre prière est entachée de bien des imperfections, nous en conviendrons volontiers. Mais je ne connais personne pour qui le Pater veuille dire « à peu près » ceci :

> Notre Père, restez dans les Cieux : ne vous occupez pas trop de nous, ne venez pas vous mêler de nos affaires. Tant que c'est moi qui conduis, je suis tranquille, mais si vous prenez le volant, Dieu sait où nous aboutirons !
> Que mon nom soit honoré, connu, estimé, ou au moins le nom de ma famille, de ma communauté . . .
> Que mon règne arrive, que mon influence s'étende, que mes possessions s'accroissent !

> Et surtout, que ma volonté soit faite ! (Prions-nous, spontanément, pour autre chose ?)
> Mon pain est en sûreté dans mon portefeuille, dans ma cave, dans mon frigidaire. Mais si, par hasard, Seigneur, il te plaisait de mettre dessus un peu de confiture, cela m'étonnerait, mais ce ne serait pas de refus. Mais, pour l'essentiel, il est bien évident que je ne compte que sur moi ; dans les choses importantes, on ne fait pas de poésie.
> Je pardonne pour acheter, pour mériter ton pardon.
> Ne nous envoie pas trop d'épreuves et de catastrophes.
> Et délivre-moi de mes ennemis.
> Amen ! (p. 121).

Ce n'est pas enfin parce que la charité se doit d'être universelle, que les chrétiens en sont exclus : « Voyez comme ils s'aiment ! ». Je ne puis croire à votre amour pour le Tiers-Monde, lorsque je vous vois détester les gens qui vivent avec vous. Tout en fustigeant le péché de leur peuple, les vrais prophètes s'en sont fait constamment les intercesseurs (cf. Am 7 2 ; Jr 15 11).

Écouter Dieu

Écouter Dieu, « schema Israel », c'est un leitmotiv qui revient presque à chaque page de la Bible. Mieux vaut donc plutôt que de parler, « écouter Dieu qui nous parle » (p. 55).

Mais que signifie « écouter Dieu », si on lui refuse le droit de nous former et de nous éduquer :

> Le Dieu pédagogue m'est aussi antipathique que le Dieu bourreau ? (p. 93.)

De toute manière, « écouter Dieu » et « faire parler Dieu », s'opposent diamétralement, tout autant que nuit et jour, que bonheur et malheur. Aussi l'Ancien Testament stigmatise-t-il les faux-prophètes qui font dire à Dieu ce qu'il n'a jamais dit (Dt 18 20), lui prêtant « les visions de leur propre cœur » (Jr 23 16).

On sait, par exemple, que Dieu avait trouvé « bonne » (Gn 1 4, 10 ; etc.) sa création, jusqu'à ce que, l'ayant confiée à l'homme, il l'ait jugée « très bonne » (Gn 1 31). Or, notre auteur nous offre une vision assez différente de ce qu'alors pensa le Créateur :

> Je n'ai qu'une excuse d'être le Créateur d'un univers si dur, si hostile à la vie, si inhospitalier à l'homme, c'est de t'avoir créé, toi, créateur, capable d'améliorer et d'achever mon œuvre. Je ne suis pas fier du monde tel qu'il est sorti de mes mains, mais je serai justifié par l'achèvement que tu lui inventeras. Tu n'es pas un esclave dont le devoir serait de me remercier et de respecter mon ouvrage. Tu es mon fils, tu commandes, tu collabores et tu prends responsabilité et initiative (p. 33).

Il paraît étrange de prêcher qu'il faut écouter Dieu, lorsqu'on se voit obligé de fabriquer un texte du Pater différent de celui que le Christ nous a appris, un Pater à notre goût (et quel goût !) :

> Notre Père qui es avec nous,
> Tu nous as révélé et communiqué ton amour, et nous en vivrons assez pour qu'il se transmette, à travers nos amitiés, nos fraternités, nos paternités et maternités, à tous ceux qui l'attendent ;
> Tu as établi ta demeure en nous, et nous voulons révéler à chaque homme sa dignité, et lui obtenir le respect qu'il mérite ;
> Tu as fait connaître en Jésus-Christ ta volonté de justice, de partage et d'amour, et nous voulons l'accomplir sur cette terre pour qu'elle devienne un lieu où la justice habite et où on s'aime les uns les autres ;
> Tu nous as si bien partagé ton pain que tu nous as rendus capables de partager aussi le nôtre ;
> Tu nous as si bien pardonné que tu nous inspires le tact, le respect, la joie avec lesquels nous devons nous réconcilier nos frères ;
> Tu es avec nous dans toutes nos épreuves, dans toutes nos tentations et souffrances pour nous donner de les surmonter comme toi ;
> Et, avec toi, en toi, par toi, nous délivrerons le monde du mal !
> Amen ! (pp. 138-139).

Les formules que nous récitons aujourd'hui sont celles que commentait l'évêque avant de les remettre aux catéchumènes, pour qu'ils les apprennent par cœur et les récitent au moment de leur baptême. Celui pour qui de telles formules ne signifient plus rien, devrait être capable de reconnaître, sans qu'on ait besoin de le lui dire, qu'il a cessé d'être chrétien.

Conclusion

Nous ne nierons pas que certains chrétiens, aujourd'hui comme hier, aient un charisme que, faute de mieux, on appellera « prophétique ». Il s'agit là d'un genre littéraire qui possède des limites, au-delà desquelles le prophète devient un faux-prophète.

L'éditeur prend soin de nous aviser qu'« une récente enquête de la Librairie religieuse française a placé Louis Evely au premier rang de la littérature spirituelle ». On comprend alors qu'un authentique maître de la vie spirituelle — Urs von Balthasar — ait pu se plaindre de l'infantilisme spirituel de notre époque.